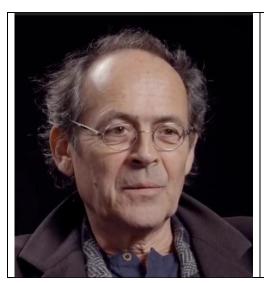
# L'emploi est mort, vive le travail.

# d'après Bernard Stiegler

Séance du 27 novembre 2018 - Claude Poulain



#### Sources utilisées

#### Ouvrages:

« L'emploi est mort, vive le travail ».

Entretien avec Ariel Kyrou, Ed. Mille et une nuits, 2015

« La société automatique, 1-l'Avenir du travail ». Fayard, 2015

#### Les sites web dans lesquels il intervient :

www.pharmakon.fr www.arsindustrialis.org digital-studies.org/wp/fr/

#### Des critiques :

Michel Husson (économiste): //alencontre.org/economie/fin-du-travail-le-

temps-des-gourous.html

Alexandre Moatti (philosophe): https://zilsel.hypotheses.org/2878

#### Eléments biographiques

Bernard Stiegler est né en 1952. Il a donné une biographie à Philosophie Magazine (septembre 2012)<sup>1</sup>. En voici quelques extraits.

« ... J'ai d'abord beaucoup erré. Pendant Mai 68, j'ai 16 ans, et je suis « d'extrême gauche ». Je suis exclu de mon lycée - ce qui fait que je ne passerai jamais le bac - et me mets à dériver. Je suis alors très amateur de jazz, je fréquente quelques lettristes [mouvement artistique d'après-guerre], puis je m'inscris au PCF - en espérant le changer de l'intérieur. En 1971, je suis père. Après divers boulots - je fabrique des bijoux fantaisie, je suis garçon de course, manœuvre d'un maçon -, je deviens agent de planning dans un atelier... Cela ne suffit pas à payer le loyer. Un jour, je reçois un avis d'expulsion de mon HLM de Sarcelles, où j'ai grandi. Je déménage « à la cloche de bois » avec une camionnette. Je m'installe à la campagne... Au début les ressources étaient maigres. Des gens avec qui j'ai sympathisé m'ont aidé. J'ai loué une petite ferme, tout en étant chauffeur d'une coopérative agricole. Puis j'ai rencontré un agriculteur qui avait une très grande exploitation. Il m'a pris en affection et m'a aidé à constituer un cheptel en me cédant des chèvres à bas prix tout en me faisant crédit. Je faisais la traite en écoutant Charles Mingus et, dans l'étable comme sur les engins, j'avais le temps de réfléchir : j'aimais cela... Mais la sécheresse de 1976 m'a obligé à liquider ma ferme. Un peu plus tard, j'ai ouvert un bar à Toulouse, L'Écume des jours, où je passais du jazz et où venaient des orchestres. C'était plein toutes les nuits de gens qui cherchaient de la bonne musique. C'était un public noctambule. La police est venue un soir, a trouvé de l'héroïne et m'a demandé de coopérer avec elle, ce que je n'ai pas fait. J'ai eu une fermeture administrative et, au même moment, on a supprimé mon autorisation de découvert bancaire. Alors j'ai attaqué ma propre banque, puis quelques autres. Après le cinquième braquage, je suis tombé<sup>2</sup> ».

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> L'article n'est accessible qu'aux abonnés à la revue. Une copie est toutefois lisible à l'adresse : <a href="http://www.psy-luxeuil.fr/article-bernard-stiegler-quand-le-maitre-etait-un-vagabond-115764709.html">http://www.psy-luxeuil.fr/article-bernard-stiegler-quand-le-maitre-etait-un-vagabond-115764709.html</a>

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Risquant 15 ans de prisons, il n'est condamné qu'à 5 ans (« J'avais un bon avocat » dit-il).

Un professeur de philosophie à l'Université de Toulouse, Gérard Granel, qui l'avait connu à *L'Écume des jours* obtient l'autorisation de lui rendre visite et de lui porter des livres. Après une grève de la faim de trois semaines, BS obtient d'être seul en cellule :

« Pour la première fois, je me suis mis à étudier - avec passion. En prison, on décuple ses capacités de travail, .... je me suis mis à lire Saussure, mais aussi ses critiques, notamment Derrida, et c'est ainsi que j'ai rencontré la philosophie ».

C'était à la fin des années 70, il avait 26 ans.

Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, de conférences (visibles sur youtube, écoutables sur France Culture ou Radio Suisse Romande), des enseignements à l'Université de Compiègne ou au Goldsmith Collège de Londres, à Polytechnique Zurich, ... invité par des Universités américaines (tant qu'il a eu un visa pour y aller),....

Il fonde en 2010 une école de philosophie à Epineuil-le-Fleuriel dont les archives (sonores et filmées) sont disponibles sur le site pharmakon.fr. En même temps, il a été engagé et reste engagé dans un certain nombre d'entreprises dans le domaine culturel : l'INA (directeur général adjoint en 96), l'IRCAM (Institut de recherche et coordination acoustique/musique, directeur en 2001), l'Institut de Recherche Industrielle du centre Pompidou, Projet « Plaine commune » à Saint-Denis³... D'inspiration marxiste, on pourrait dire qu'il prend à la lettre la célèbre  $11^{\text{ème}}$  thèse sur Feuerbach : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, ce qui importe, c'est de le transformer ».

Les champs où il intervient sont particulièrement nombreux : la philosophie, le cinéma, la musique, la télévision, les industries culturelles, l'enseignement, l'urbanisme, le numérique, l'économie, l'automatisation, ....

Il ne sera ici question que de ses propos sur l'économie, l'emploi et le travail. Sa vision du monde est tout à fait pessimiste mais, même s'il pense qu'il est surement trop tard pour éviter les catastrophes, - particulièrement en matière climatique- il œuvre à une « sortie par le haut » du chaos actuel et celui qui va advenir. Des idées qu'il a sur le travail et l'économie, je n'ai pas vu qu'il tire un système, encore moins un programme mais davantage des orientations sur lesquelles il veut faire des recherches et des expérimentations. C'est précisément le cas avec le projet « plaine commune » dont on reparlera dans la séance du 15 janvier.

## L'analyse de Bernard Stiegler de l'économie actuelle

Le point de départ des réflexions sur le travail réside pour lui dans ce qu'il appelle « l'incurie » qu'il perçoit dans l'économie actuelle :

« Le consummer capitalism issu du fordisme et du New Deal dégénère en cette économie de l'incurie dont nous souffrons tant à présent – en particulier, depuis 2008. L'incurieux, au sens de Bossuet, qui est encore celui de Proust, c'est celui 'qui ne prend pas soin'; et l'économie de

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> « Il s'agit d'un projet d'expérimentation territoriale visant à faire de Plaine Commune un « territoire-pilote » sur les questions relatives à l'avenir du travail, de l'économie contributive, de l'urbanisation, de l'éducation et de la recherche dans le contexte de la transformation numérique » (France stratégie).

l'incurie, c'est ce qui repose sur la destruction systématique du soin, c'est-à-dire de l'attention à tous, aux citoyens, aux travailleurs, aux jeunes générations et aux vieux, et, à travers tous ceux-là, tous « autant qu'ils sont » comme on dit aux pays, aux cultures, aux organisations sociales et aux institutions ».  $(EMVT, 29)^4$ 

BS découpe l'histoire du capitalisme en trois périodes. La première est celle de l'industrialisation, en Angleterre d'abord, dans le reste de l'Europe ensuite : c'est <u>l'introduction du machinisme</u> et de la division du travail. C'est la période décrite par Adam Smith et Ricardo, celle qu'a connu et décrit Marx. On sait quel en a été le prix pour la main d'œuvre, hommes, femmes et enfants... (cf. en France, l'enquête du Dr Villermé en 1860).

La deuxième période, qu'il appelle ici, le consummer capitalism, est celle où Henry Ford, utilisant les travaux de Taylor, introduit le travail à la chaine: ce sont les temps modernes décrits par Chaplin. Grâce à cette organisation et à l'économie d'échelle qu'elle permet, la productivité augmente dans des proportions énormes. Ford peut produire des centaines de milliers de voiture à des coûts beaucoup plus bas qu'auparavant — où la voiture n'était accessible qu'à la haute bourgeoisie- mais quand même inaccessible à des travailleurs au salaire ne permettant que leur seule subsistance. Pour amortir ses investissements et éviter une crise de surproduction, Ford a l'idée de donner des salaires tels que les ouvriers puissent acheter ses voitures. Non seulement ça a marché mais, devant le succès, les autres industriels ont fait la même chose. Le cinéma américain a été, avant la télévision, le grand moyen de diffusion du mode de vie américain (american way of life) où l'on voyait la famille américaine avec une voiture, un frigidaire, des Jeans et des Philips Morris. C'est l'époque aussi où Edward Bernays, neveu de Freud, met la psychanalyse au service du marketing de masse En 1928, il écrit « Propaganda » qui servira d'abord au marketing mais aussi à préparer l'opinion américaine à l'idée d'une guerre en Europe et Goebbels à améliorer ses techniques de manipulation des masses..

Au plan macroéconomique, Roosevelt, inspiré par Keynes, mettait en place le New Deal (welfare state) afin de sortir de la grande dépression liée à la crise de 1929. En quelques années, allait s'ouvrir une période dans laquelle les ouvriers américains allaient avoir voiture, frigidaire, télévision, belle maisons, etc. un mode de vie qui ressemblait quand même à celui de la bourgeoisie. Grace au cinéma d'Hollywood, ce mode de vie allait devenir le modèle, au moins, pour les pays occidentaux. Aprèsguerre, ces biens allaient arriver en Europe. Je me souviens qu'à la fin des années 50, dans la ville sidérurgique et ouvrière du nord de la France où habitaient mes parents, des ouvriers des corons qui entouraient la maison se sont mis à avoir des voitures. Dans les repas de familles, j'entendais des réflexions du type : « comment peut-on acheter des voitures et voter communiste ? », « Ils se plaignent et roulent en automobile ! ».... C'est vrai que Marx n'avait pas vraiment prévu ça.

Mais, en 1970, les taux de profit sont au plus bas, (baisse tendancielle du taux de profit ?) le capitalisme s'essouffle, il est contesté de plus en plus violemment, notamment par les jeunes qui ont connu 68. Le choc pétrolier accélère le ralentissement- D'industriel, le capitalisme va passer progressivement sous domination financière : la question n'est plus d'abord de faire des voitures, des avions, des médicaments ou des journaux, mais de faire le maximum possible de profit à distribuer aux actionnaires. Et qu'importe que ce soit en construisant des voitures ou en produisant des films pornos. Dans le capitalisme dit « industriel », l'investissement était réalisé par des « capitalines d'industrie », majoritairement en auto-financement. Bien entendu, il fallait faire du

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> EMVT renvoie à l'ouvrage « l'emploi est mort, vive le travail ! », entretien de Bernard Stiegler avec Ariel Kyrou, Edition Mille et une nuits, collection « Les petits libres n°87 », Paris, 2015.

profit, ne pas perdre d'argent, mais la satisfaction de construire un beau pont, un bel avion, une belle voiture... pouvait justifier quelques sacrifices. L'investissement va progressivement passer par le marché financier, celui des actions achetées et vendues en bourse. Les financiers, dont les gestionnaires de fonds de pensions et les banques vont prendre de plus en plus de pouvoir : il faut faire de l'argent, et le plus rapidement possible sous peine d'être renvoyé par les actionnaires. L'industrie créant de moins en moins de « valeur », les salaires n'alimentent plus suffisamment le pouvoir d'achat des consommateurs pourtant de plus en plus incités par la publicité à acheter tous ces biens qu'on leur montre à la télé, dans les films et les vitrines. Qu'à cela ne tienne, il suffit de faire un crédit! Et des crédits il y en a eu beaucoup, notamment aux Etats-Unis pour permettre aux ouvriers d'acheter en particulier leur maison. Certaines des banques qui accordaient ces crédits —de plus à des taux d'intérêt variables!— ont eu des doutes sur les capacités de se faire rembourser. Ils ont inventé un nouveau « produit financier » en « titrisant » les créances douteuses afin de les vendre à d'autres institutions qui, elles-mêmes, prenaient des crédits pour les acheter, etc. Ces pratiques, dites de cavalerie, mènent à la crise dite des subprimes et à la faillite de Lehmann Brothers en 2008<sup>5</sup>.

#### L'arrivée de la « vraie crise »?

Cette analyse du capitalisme par BS est certes intéressante mais elle est partagée par beaucoup de monde et n'est donc pas particulièrement originale. Ce qui l'est par contre tout à fait, du moins de ce côté-ci de l'Atlantique, c'est sa prédiction de la crise qui arrive.

« La crise de 2008 n'a été que le premier acte de la vraie crise.... Le modèle déjà très mal en point va tout simplement disparaitre avec la généralisation de l'automatisation, qui va lui donner le coup de grâce au cours des dix prochaines années si l'on en croit l'université d'Oxford, l'Institut Bruegel et le Massachussetts Institute of Technologie (MIT) notamment ».(EMVT, 51).

« Le 13 mars 2014, Bill Gates déclarait à Washington qu'avec la software substitution, c'està-dire avec la généralisation des robots logiques et algorithmiques pilotant des robots physiques – des smart cities à Amazon en passant par les usines Mercedes, le métro et les camions livrant des supermarchés d'où les caissières auront disparu tout comme les manutentionnaires, sinon les clients, l'emploi allait drastiquement diminuer au cours des vingt prochaines années, au point de devenir une situation exceptionnelle.

Cette thèse, qui est explorée depuis quelques années en profondeur, a été récemment répercutée dans la presse européenne, d'abord en Belgique par le quotidien Le Soir, qui annonçait en juillet 2014 le risque d'une destruction de 50% des emplois dans ce pays « d'ici une à deux décennies », puis en France : elle a été reprise par « Le Journal du dimanche » en octobre 2014, dans un article annonçant sur la base d'une étude commandée par ce journal au cabinet Roland Berger la destruction d'ici à 2025 de trois millions d'emplois touchant tout

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> https://media.lesechos.fr/infographie/lehman brothers/ « Un monument de la finance mondiale s'est effondré, laissant derrière lui un trou de plus de 600 milliards de dollars. Le 15 septembre 2008, ce que Wall Street redoute le plus devient réalité : une grande banque fait faillite, précipitant les marchés financiers et l'économie mondiale dans une immense inconnue ». Voir aussi le film « Margin Call » de Chandor en 2011.

autant les classes moyennes, les emplois d'encadrement et les professions libérales que les métiers manuels. Notons que trois millions d'emplois perdus, cela représente environ 11 points supplémentaires de chômage – c'est-à-dire un chômage complet à 24% ne tenant pas compte des chômeurs étant employés « partiellement » ou « occasionnellement ». (SA1AT, p.15) $^6$ .

Pour BS, la crise de 2008, dont on a tant de peine à sortir, ne serait pas grand-chose en regard de la « vraie crise » qu'il annonce. On pense évidemment aux conséquences multiples du chômage pour les personnes qui perdent leur emploi, impacts sur le moral, la santé, les relations familiales et sociales, le niveau de vie, ... Mais, la crise annoncée par BS s'accompagne aussi mécaniquement de l'effondrement du financement de notre système social. Le financement de notre système social, c'est-à-dire la sécurité sociale, les allocations familiales, l'indemnisation du chômage, une bonne partie des retraites, ... repose presque uniquement sur le travail, plus précisément sur le travail salarié. Que les cotisations qui alimentent le budget social, qu'elles soient patronales ou salariales, sont directement liées à l'emploi, au nombre de salariés. Chaque suppression d'emploi par introduction d'une automatisation grignote le « budget social » de la nation.

Cette situation est bien connue et intégrée dans nos esprits : entre trouver un travail passionnant mais pas payé et un autre, sans aucun intérêt mais payé, même faiblement, le choix est vite fait : qu'importe le travail pourvu qu'on ait l'emploi –constatait André Gorz. Ou, comme disait aussi Joan Robinson<sup>7</sup> : « la misère d'être exploité par le capitalisme n'est rien à côté de la misère de ne pas être exploité par le capitalisme ».

C'est déjà difficile d'alimenter ce budget social avec un chômage à 10%, cela devient impossible avec un chômage à 20 ou 24%. C'est donc tout un système d'imposition qu'il faut revoir pour trouver de quoi financer ce budget. Comment ? C'est à débattre mais les idées ne manquent pas :en ponctionnant davantage les entreprises qui se sont automatisées et en ponctionnant les entreprises qui crée de la valeur (économique) actuellement, c'est-à-dire les GAFAM, entaxant les flux financiers plutôt que les stocks, ...

### Mais peut-on croire la prédiction de Bernard Stiegler et de ses inspirateurs ?

A priori, une prédiction à dix ans, fut-elle approximative, ne semble pas impossible à réaliser à partir des ingrédients de base aujourd'hui disponibles : d'une part, l'emploi est connu à un très grand niveau de détail, par sexe, âge, formation, métier exercé, localisation géographique, branche d'activité, etc. D'autre part, ce qui va impacter l'emploi existe déjà. C'est à petite échelle mais ça existe : les robot, l'intelligence artificielle, l'impression 3D, le blockchain, etc. . Disposant de tout cela, il ne semble pas insurmontable d'avoir une prévision sur un avenir aussi proche.

Et pourtant, on peut, comme BS, s'étonner des silences non seulement de ceux qui nous gouvernent mais des partis politiques, des syndicats, des grands médias : pour le gouvernement et les syndicats patronaux, il suffit d'améliorer la formation et l'employabilité, et, comme toujours, de réduire les « charges » ; pour les syndicats de salariés, la revendication salariale est dépassée par la sauvegarde de l'emploi; pour les partis de gauche, il faut réduire le temps de travail et abaisser l'âge de la

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> SA1AT : La société automatique : 1 –L'avenir du travail. Fayard, 2015.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Economiste britannique de l'école de Keynes.

retraite, .... Et, eux tous, gouvernement, syndicats patronaux et ouvriers, partis politiques sont d'accord sur un point : « il faut relancer la croissance ».

Alors, qui a raison ? Faut-il le croire alors qu'il est tout de même très seul, en France, à annoncer une telle crise de l'emploi ? Ou, pour le dire de façon plus philosophique, comment approcher la vérité de sa prédiction ?

#### Revenons à l'affirmation de BS : est-elle valable ? Comment pouvons-nous la vérifier ?

Il faut dire que BS ne nous aide guère. Ses sources, américaines pour la plupart, sont soit difficiles à vérifier soit même un peu douteuses : il cite Bill Gates... Bill Gates a certes créé Microsoft ce qui l'a mis à la tête de l'une des plus grandes fortunes du monde mais ça ne fait pas forcément de lui un économiste compétent...

En Europe, il cite des journaux. « Le Soir » de Bruxelles est certainement un journal sérieux, « Le Journal du dimanche » est plus inattendu sur le terrain des questions économiques.

Alors comment vérifier? En plongeant sur ne Net.....

En 2016, un organisme rattaché au Premier ministre, le Conseil d'Orientation pour l'Emploi (COE) « *a voulu aborder cette question centrale pour l'économie et pour notre pacte social, pour éclairer le débat public et la décision publique*. »<sup>8</sup>. Sous le contrôle de cet organisme rassemblant des personnalités qualifiées, les partenaires sociaux, les représentants des assemblées et des collectivités locales, les représentants des administrations, un groupe d'une trentaine de chercheurs ont entrepris une étude en mobilisant tout ce que la recherche publique pouvait dire : les résultats ont été publiés à la Documentation Française en 2017et 2018 (en quatre volumes) et les sources utilisées comme les méthodologies employées sont complétement décrites. Par rapport aux autres études connues en France, l'OCDE, l'institut Bruegel, le cabinet Roland Berger, France Stratégie, ... cette étude a deux particularités importantes : elle part du niveau le plus fin : le métier occupé par la population salariée, quelle que soit la branche dans laquelle il s'exerce : on peut être cariste (conducteur de charriot élévateur) dans l'agriculture, la construction, le commerce, l'électronique, .... Les caristes dans les grands entrepôts vont sans doute disparaitre mais il n'y a pas que des grands entrepôts.... La seconde particularité c'est qu'elle recherche non seulement des métiers qui vont disparaitre mais aussi de ceux qui vont apparaitre.

Les conclusions : En tenant compte non seulement des suppressions (éventuelles) mais aussi des créations (éventuelles elles aussi), l'étude du CEO estime qu'à l'échéance de 10-15ans, il y a 10% des emplois « à risque élevé de disparition ». 47% seront « fortement impactés ».

Ces chiffres semblent atténuer les annonces citées par BS. Alors, faut-il s'en réjouir ? Malheureusement non car le fait que cette étude annonce une réduction constitue <u>une nouveauté</u> <u>historique</u> : depuis que le capitalisme existe, l'apparition d'une nouvelle technologie (métier à tisser, machine à vapeur, électricité, moteur à explosion, mécanographie, ordinateurs...) a toujours créé davantage d'emplois qu'elle n'en a supprimés<sup>9</sup>. La thèse d'une « destruction créatrice » - avancée

0

<sup>8</sup> http://www.coe.gouv.fr/Detail-Nouveaute.html%3Fid\_article=1347.html

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> L'ouvrage le plus connu sur le sujet : « La Machine et le Chômage. Le progrès technique et l'emploi », Alfred Sauvy, 1980.

par Joseph Schumpeter (1883-1950)- a prévalu jusqu'ici: Bien sûr, le progrès détruit des emplois, ferme des usines mais c'est le prix à payer pour créer d'autres emplois encore plus nombreux dans d'autres usines plus modernes. Notons que cette thèse a encore été avancée récemment par le Président de la République lors de la fermeture de l'usine de Whirpool à Amiens en 2018. Il semble bien que ce soit terminé. Avec l'automatisation généralisée qui se profile, les destructions seront, à très probablement, destructrices même si l'ampleur et la rapidité de la destruction est imprécise. Il y aura plus d'emplois détruits que d'emplois créés. Et, la réduction de 10% des emplois actuels tel que l'estime le rapport du COE revient à doubler le nombre actuel de chômeurs ce qui est finalement assez proche de la situation annoncée par BS. Et c'est fort inquiétant.

L'automatisation de la production industrielle, via des robots et des chaînes automatiques impacte déjà depuis plusieurs années le « travail » ouvrier. Dans nos pays, on remplace dès que possible les ouvriers par des automatismes. Si ce n'est pas possible, on délocalise au Maghreb ou en Asie. Mais l'apparition de l'IA dans l'automatisation provoque un saut qualitatif : d'abord, des robots plus « intelligents» mais, surtout, des algorithmes qui s'attaquent à des tâches non-industrielles (dites de services) jusqu'ici dévolues à des personnes qualifiées : examen des demandes de prêts, des dossiers de sinistre, des dossiers fiscaux, sociaux, etc. L'analyse de la jurisprudence pour décider de l'opportunité d'une procédure, le dépistage sanitaire, l'interprétation des images cartographiques, radiologiques, etc. Tout ceci est actuellement réalisé par du personnel qualifié ou très qualifié.

La situation de l'emploi va donc non seulement se réduire mais aussi se creuser au centre de la distribution des qualifications : d'une part, une fraction très qualifiée de concepteurs, ingénieurs, créateurs, ... et, d'autres part, une masse faisant du service à la personne, du gardiennage ou de la police, du ménage ou de la réponse téléphonique dans des centres d'appel...

Nombreux sont celles et ceux qui annoncent une nouvelle crise financière à brève échéance (1 an, 2 ans ?) mais sur cette crise de l'emploi : le silence.

Ce silence, BS le dénonce vivement lorsqu'il vient de la gauche, pour lui « dans un état conceptuellement misérable ».

« Les syndicats sont évidemment dans leur rôle en exigeant de protéger l'emploi tant qu'il n'y a pas d'autres modèles, mais ils ne pourront continuer à le faire qu'à la condition de devenir eux-mêmes des forces de proposition pour mettre en place un nouveau modèle. Faute de quoi la « défense de l'emploi » sera un combat perdu à brève échéance » (EMVT, 54).

« Là où Marx, qui inspire et fonde le discours de la gauche sur le travail, prônait le dépassement du salariat et l'avènement du travail libéré, les syndicats et partis ouvriers et sociaux-démocrates ont toujours défendu—et en l'actuelle période de marasme défendent plus que jamais (quand ils ne sont pas au pouvoir) ou prétendent défendre (quand ils y sont)—l'emploi, c'est-à-dire le salariat » (SAT1,306).

Et, pour BS, le salariat qui reste, de plus en plus soumis, à l'automatisation, à la flexibilité, à l'évaluation ... est aussi soumis à ce que BS appelle la *prolétarisation*.t. Pour BS, tout ceci va dégrader en *emploi* ce qui était naguère un *travail*.

#### La prolétarisation

« Avec la taylorisation, puis avec l'organisation de la consommation et la constitution de marché de masse par les industries culturelles, la prolétarisation transforme le travail dans son ensemble en emplois vides de tout savoir (knowledge) et n'appelant que des compétences (skills) définissant une « employabilité », c'est-à-dire une « adaptabilité ». Les savoir-faire aussi bien que les savoir-vivre étant passés dans les machines et les systèmes de communication et d'information avec les machines informationnelles qui les transforment en automatismes sans sujet, la prolétarisation de toutes les formes de savoirs atteint finalement de nos jours les fonctions de conception et de décision » (SAT1, 307<sup>10</sup>).

La prolétarisation du travail manuel commence à la fin du XVIIIème siècle, lorsqu'apparaissent les rétentions tertiaires machiniques issues d'une part des formalisations automatiques du mouvement qu'inaugure Vaucanson, et d'autre part de la motricité thermique que Watt rend exploitable. La trans-formation des matières inorganiques, organiques et organologiques en quoi consistent les individuations psychiques, techniques et collectives se désintégre alors fonctionnellement. « Fonctionnellement » signifie que le capitalisme industriel repose sur la désintégration des prolétaires, qui sont ainsi expulsés du processus d'individuation. C'est cette prolétarisation qui instaure le salariat, c'est-à-dire l'emploi. L'emploi est caractérisé par le fait que les rétentions produites par le travail ne passent plus par les cerveaux des producteurs, qui ne sont plus eux-mêmes individués par le travail, et qui ne sont donc plus porteurs et producteurs de savoir-faire : pures forces de travail désingularisées, ils deviennent une marchandise substituable sur le marché de l'emploi. » SAT1, 286.

« La prolétarisation est, d'une manière générale, ce qui consiste à priver un sujet (producteur, consommateur, concepteur) de ses savoirs (savoir-faire, savoir-vivre, savoir concevoir et théoriser)....

Rappelons que Marx ne dit pas que le prolétariat est la classe ouvrière : il dit que la classe ouvrière est la première classe à être touchée par la prolétarisation. Les prolétaires n'ont pas disparu : la prolétarisation, c'est à dire la perte des savoirs, a au contraire envahi « toutes les couches de la société ». Privé de savoir, le prolétaire est privé de travail, Au cours du XX<sup>e</sup> siècle cependant, ce qui est prolétarisé n'est plus seulement le savoir-faire du producteur : c'est aussi le savoir-vivre du consommateur. Le consommateur ainsi prolétarisé ne produit pas ses propres modes d'existence : ceux-ci lui sont imposés par le marketing qui a transformé son mode de vie en mode d'emploi »<sup>11</sup>.

Ceci évoque les nombreux témoignages de souffrance au travail, soit par impossibilité de faire correctement son travail (par manque de temps souvent plus que de moyens) soit par le stress engendré par la vitesse des changements imposés (de logiciels, de formulaires, de procédures, de normes, d'appellations, etc.). C'est la disruption, ce principe inventé par le marketing selon lequel, pour terrasser ses adversaires, il faut aller plus vite qu'eux (tout changer pour que rien ne change), principe qui a largement dépassé la seule sphère du marketing.

8

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> SAT1 : « La société automatique- Tome 1 : le travail », Fayard, 2016.

<sup>11</sup> http://arsindustrialis.org/vocabulaire-proletarisation

Dans son ouvrage « La société automatique », BS site les travaux d'un artiste, professeur à Columbia, Jonathan Crary auteur de « 24/7 –le capitalisme à l'assaut du sommeil<sup>12</sup> » montrant comment le capitalisme actuel « s'intéresse » à toute la vie et pas seulement au « travail ».

« Les mathématiques appliquées vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept soumettent la vie quotidienne aux standards et aux calculs réticulaires tout en « personnalisant » les marchés de consommation. Selon Jonathan Crary, il s'agit avec cette économie des données personnelles de 'réduire le temps de décision [ ...] et d'éliminer le temps superflu de la réflexion et de la contemplation'. Les automates numériques court-circuitant les fonctions délibératives de l'esprit, la bêtise systémique qui s'était installée entre les consommateurs et les spéculateurs,... franchit un nouveau seuil... Depuis quelques années [...] (on est) dans un état de stupéfaction généralisée... Cette stupeur a été provoquée par un enchainement des chocs technologiques issus du tournant numérique de 1993, lesquels, en révélant leurs principaux traits et conséquences, ont installé un état qui frise à présent la sidération — en particulier devant la puissance hégémonique de Google, Apple, Facebook et Amazone, appelés aux USA les « cavaliers de l'Apocalyse » parce qu'ils paraissent littéralement dès-intégrer les sociétés industrielles issue de l'Aufklärung »(SA1T,52).

Combien de temps pourrons-nous encore voyager sans Internet ? Faire de l'auto-stop ? Discuter avec un libraire ? Voir son médecin sans écran interposé ? Se faire des amis en jouant au foot ou à la belotte ? Trouver l'âme sœur sur les bancs de la fac ou à la cantine ou au bal du 14 juillet ? Ecrire des lettres d'amour avec un stylo ? Pour tout cela — et beaucoup d'autres choses encore !- les « plateformes » ont des applications de plus en plus performantes, finalement peu couteuses (voire, parfois même, apparemment gratuites) si on tient compte du temps gagné (!!)

#### La conception du travail chez Bernard Stiegler.

Apres ce que l'on vient de lire, on imagine bien que la préoccupation de BS n'est pas de sauvegarder l'emploi mais plutôt de promouvoir le travail. D'où ses critiques sur les politiques qui, à ses yeux, visent à maintenir l'emploi ou le développer, et ceci, quoiqu'il en soit du travail qui serait lié à cet emploi.

Par exemple, la réduction du temps de travail :

« Le temps libéré qui ne devient pas du travail libre devient du temps de cerveau disponible pour la fabrique des marchés de grande consommation... Le temps disponible, c'est d'abord celui du cerveau disponible – disponible à la captation et à la marchandisation du « temps de cerveau disponible ». A défaut d'une politique du temps intégrée et déclinée à travers l'ensemble des fonctions sociales dans toutes leurs dimensions, cette capture du temps disponible par les organes de prolétarisation des savoir-vivre (qui sont au moins aussi toxiques que les organes de prolétarisation des savoir-faire et des savoirs concevoir) est inévitable ». SAT1, 318.

Par exemple, le développement de l'ESS ou la mise en place d'un revenu universel :

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> La découverte, 2014.

« La question n'est pas de créer un tiers-secteur de l'économie sociale et solidaire. Et nous ne pensons pas que créer un impôt négatif, c'est-à-dire un revenu minimum d'existence, soit à la hauteur des enjeux. Nous ne sommes évidemment pas contre l'économie sociale et solidaire – bien au contraire. Nous ne sommes pas non plus contre le revenu minimum d'existence, que nous avons toujours soutenu. Mais nous disons qu'outre cela, il faut, dès à présent inventer une autre société fondée sur un revenu contributif, dans une économie elle-même macro-économiquement repensée dans sa totalité comme contributive – et non seulement dans le secteur non-marchand » (SAT1,321-322).

Par exemple, avec des entreprises à but d'emploi (EBE), l'expérimentation TZCLD)

[L'idée promue à l'origine par ATD Quart-Monde consiste à réaffecter les dépenses publiques liées à l'absence d'emploi à des « entreprises à but d'emploi » qui, en fonction de ce que savent et veulent faire les chômeurs de longue durée (CLD), essaie de trouver des travaux à faire qui soient à la fois utiles tout en n'entrant pas en concurrence à ce que peuvent faire des entreprises du territoire. Exemple : Actypoles à Thiers.

#### Le travail pour Bernard Stiegler Première approche

« Le travail c'est ce par quoi on cultive un savoir, quel qu'il soit, en accomplissant quelque chose. Picasso fait de la peinture, par exemple. Moi, mon jardin. Cela m'apporte quelque chose. Je ne fais pas seulement mon jardin pour faire des carottes – je cultive par là un savoir du vivant végétal, que je peux partager avec des jardiniers comme avec des botanistes, etc. Si j'écris des livres, si je participe au site Wikipedia, ou si je développe du logiciel libre, ce n'est pas d'abord pour obtenir un salaire : c'est pour m'enrichir en un sens beaucoup plus riche que le célèbre « Enrichissez-vous », et peut être aussi gagner ou économiser un peu d'argent à cette occasion, mais surtout me construire et m'épanouir dans la vie, et comme être vivant, … en accord avec mes désirs et mes convictions… », EMVT, 36.

« Quant à moi, je me suis fait une telle vision du travail depuis que j'ai été nommé Directeur général adjoint de l'INA (Institut national de l'audiovisuel) en 1996, puis Directeur de l'IRCAM (Institut de recherche et de coordination acoustique/musique) en 2002. C'est depuis ces expériences de collaboration avec des travailleurs (outre mes propres expériences de travailleurs) que je m'intéresse à la question du travail sous ses aspects organisationnels. ... aussi bien d'un point de vue philosophique que d'un point de vue économique et politique »...

« C'est à l'INA que j'ai compris ce qu'était vraiment le travail, et comme ce qui reste à venir, et dans un nouveau monde industriel à venir. J'y ai collaboré avec des ingénieurs et développeurs qui travaillaient en logiciel libre, et j'ai découvert là une conception du travail tout à fait différente de tout ce qu'on enseignait dans les écoles, et à mes yeux proprement révolutionnaire — c'est-à-dire faisant apparaître comme caduque et donc révolue la conception dominante. … Il m'a fallu quelques mois … pour forger ma conviction que le logiciel libre correspondait au modèle économique non seulement viable, non seulement durable, mais extraordinairement gratifiant pour ceux qui le pratiquaient et qui, bien qu'il s'agisse d'un travail industriel, et parce qu'il est fondé sur le développement et le partage des responsabilités et des capacités, ne conduisait pas à la prolétarisation, mais, tout au

contraire, installait la déprolétarisation au cœur d'une nouvelle logique économique fondée sur la valorisation et le partage des savoirs. » EMVT, 38-39.

Il faut expliquer davantage ce que veut dire BS. Le logiciel libre, pour nous autres, utilisateurs, c'est un logiciel gratuit : pour écrire avec un ordinateur, on peut utiliser le logiciel WORD de l'entreprise Microsoft et il en coutera plusieurs dizaines d'euros, mais on peut aussi utiliser le logiciel WRITER auprès de la fondation Apache Open Office (AOO), dit plus couramment OPEN-OFFICE et ce sera gratuit... Il y a des différences entre WORD et OPEN OFFICE mais elles sont vraiment minimes à côté de la différence de prix (De 100€ à 0€!). Quand BS dit qu'il a appris ce qu'était le travail en regardant les techniciens de l'INA « qui travaillaient en logiciel libre », cela ne veut pas dire qu'ils écrivaient avec OpenOffice plutôt qu'avec Word mais qu'ils <u>construisaient</u> leurs programmes destinés au fonctionnement de l'INA <u>de la même façon que ceux qui avaient conçu, développé, diffusé Open</u> Office et non pas à la façon de ceux qui avaient conçu, développé et diffusé WORD chez Microsoft.

Il faut donc décrire rapidement ce que c'est que de produire du logiciel si l'on veut comprendre ce que veut dire BS.

Restons dans l'exemple d'un logiciel de traitement de texte : on est dans les années 1970 et les progrès de l'électronique permettent de produire des micro-ordinateurs à coûts très bas. Il faut pour cela montrer aux acheteurs potentiels ce qu'on peut faire avec. Remplacer leur machine à écrire par exemple...

Phase 1 : que doit faire le programme ? – ce que fait une machine à écrire (capturer le texte, mettre en page, imprimer) + nouvelles fonctions : vérif. orthographiques, copier-coller, index, table de matières, visualisation à l'écran, etc.

Phase 2 : le desing, l'architecture, le découpage en fonctions, sous-fonctions, etc. Si la phase 1 a duré 1 temps, la phase 2 va durer 2 ou 3 temps.

Phase 3: écriture du logiciel (analyse-programmation), le codage

Un programme, c'est un texte écrit dans un langage logique qui va manipuler des symboles selon une syntaxe définie. Il va s'écrire au moyen d'un <u>éditeur adapté</u> (compilateur ou interpréteur) à ces symboles et à cette syntaxe, mais c'est un texte symbolique .... qui va produire une action (si tout va bien...).

Il est très détaillé —c'est peu de le dire — ... Ce sont rapidement des milliers, dizaines et centaines de milliers d'instructions réparties entre des milliers de sous-programmes et fonctions.... Tout ceci va donner le « programme source », on dit aussi « le code source » ou encore, « le source ».

Pour qu'un ordinateur (unité centrale + système d'exploitation) puisse « exécuter » le programme, il va falloir le traduire en « langage machine » (suite de données en binaire) : ce sera le « programme exécutable ». Quand nous achetons WORD à Microsoft, nous recevons par CD ou un télédéchargement, un « exécutable » que nous faisons lire par l'ordinateur pour qu'il « installe » WORD.

Si on veut faire une modification, par exemple corriger une erreur (un bug), il faut remonter à la source, au « programme source », corriger, retraduire pour un nouvel « exécutable » à partir duquel on fera une nouvelle « installation » sur l'ordinateur.

Sans même parler des phases suivantes (test, diffusion, assistance, ...), on est en présence d'opérations intellectuelles complexes demandant imagination, rigueur, collaboration, .... Et ceci, pendant des périodes souvent longues de plusieurs années. Ce sont des métiers où, même dans le cadre du salariat, l'accord et l'engagement des personnes est déterminant pour le résultat final. Il est très difficile de faire travailler des intellectuels pour une production intellectuelle avec une mitraillette dans le dos.

On sait que Microsoft a un WORD à son catalogue depuis 1983, qu'il doit y a voir, en permanence, une cinquantaine de personnes qui travaillent à sa maintenance et au développement de nouvelles versions. Que le logiciel est dit « propriétaire », c'est-à-dire que ne sont vendues ou louées que des versions du programme exécutable et que les licences sont très surveillées. Les partisans du logiciel libre, désignent ces logiciels « propriétaires » par le terme sémantiquement plus juste de « privateur » : non seulement le logiciel est la propriété de Microsoft mais tout est fait pour priver l'utilisateur de la liberté d'aller voir ailleurs, ne serait-ce que par l'habitude. D'où l'importance stratégique pour Microsoft de passer des accords avec l'Education Nationale pour mettre WORD pratiquement gratuitement à la disposition des élèves et professeurs.

Pour OpenOffice, la première différence et la plus importante, c'est que le code source est public. Tout un chacun peut aller sur le site web d'opensource.org et y trouver le code source : il peut le lire, le copier en tout ou partie, le modifier, proposer des corrections ou améliorations. Pour Open Office, il y a une « communauté » de plus de 4.000 membres de par le monde, dont 400 sont « actifs » et dont une dizaine exercent le pilotage. Il y a tout une organisation pour gérer le projet et le faire évoluer. Parmi ces intervenants —haute technicité requise !- il y a des amateurs mais surtout des professionnels qui interviennent souvent bénévolement alors que d'autres sont payés par des entreprises du secteur (IBM, ORACLE, SUN, Google, ...) qui savent que le logiciel libre est un lieu d'innovation où trouver des logiciels mieux sécurisés et plus performants <sup>13</sup>. Par exemple, une grande partie des logiciels assurant le fonctionnement d'internet sont des logiciels libres. De la même façon, Facebook et Google rendent publics de plus en plus de leurs programmes sources en IA.

Alors quelles sont les principales caractéristiques du modèle de travail pratiqué par le logiciel libre ?

Les promoteurs du logiciel libre énumèrent quatre principes :

- la liberté de faire fonctionner le programme comme vous voulez, pour n'importe quel usage (liberté 0);
- la liberté d'étudier le fonctionnement du programme, et de le modifier pour qu'il effectue vos tâches informatiques comme vous le souhaitez (liberté 1); l'accès au code source est une condition nécessaire;
- la liberté de redistribuer des copies, donc d'aider les autres (liberté 2) ;

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Mieux sécurisés et plus performants : des centaines de personnes lisent le texte du programme, la probabilité qu'une erreur soit détectée est fortement accrue et le climat d'émulation qui règne dans ce type de « communauté » favorise l'apparition des meilleures solutions (plus robustes, plus efficace, plus élégantes, ...).

• la liberté de distribuer aux autres des copies de vos versions modifiées (liberté 3) ; en faisant cela, vous donnez à toute la communauté une possibilité de profiter de vos changements ; l'accès au code source est une condition nécessaire. 14

BS promeut ce qu'il appelle une économie de la contribution et que nous verrons dans la prochaine séance. Il s'inspire pour cela des principes du logiciel libre mais, évidemment, il faut les adapter.

#### D'où le texte de BS qu'on peut relire ici :

Il m'a fallu quelques mois ... pour forger ma conviction que le logiciel libre correspondait au modèle économique non seulement viable, non seulement durable, mais extraordinairement gratifiant pour ceux qui le pratiquaient et qui, bien qu'il s'agisse d'un travail industriel, et parce qu'il est fondé sur le développement et le partage des responsabilités et des capacités, ne conduisait pas à la prolétarisation, mais, tout au contraire, installait la déprolétarisation au cœur d'une nouvelle logique économique fondée sur la valorisation et le partage des savoirs ».

#### Le travail pour Bernard Stiegler, deuxième approche ...

« Travailler c'est s'individuer en individuant son milieu de travail et en se co-individuant avec des collègues de travail, c'est à dire en formant avec eux un milieu associé.

BS reprend ici les travaux de Gilbert Simondon (1924-1989) sur le concept d'individuation qu'il définit comme ceci :

« L'individuation humaine est la formation, à la fois biologique, psychologique et sociale, de l'individu toujours inachevé. L'individuation humaine est triple, c'est une individuation à trois brins, car elle est toujours à la fois psychique (« je »), collective (« nous ») et technique (ce milieu qui relie le « je » au « nous », milieu concret et effectif, supporté par des mnémotechniques). Cet « à la fois » constitue en grande partie l'enjeu historique et philosophique de la notion d'individuation. (http://arsindustrialis.org/vocabulaire-individuation)

<sup>14</sup> https://www.gnu.org/philosophy/free-sw.fr.html